

LA SPIRITUALITE IGNATIENNE ET L'APOSTOLAT SOCIAL

William Ryan

Mon histoire

Je suis né en 1925, dans la ville de Renfrew, Ontario, au Canada, au sein d'une famille modeste de neuf enfants. Mon père avait abandonné l'agriculture de subsistance pour l'abattage d'arbres et les scieries, dans la vallée de Gatineau au Québec, en laissant ainsi derrière lui, femme et enfants dans une ville éloignée, mais proche des écoles et de l'église. Pour ma mère, la messe quotidienne n'était pas facultative pour nous, les garçons. Nous les enfants, nous avons rapidement appris à travailler dur et à endosser des responsabilités. J'ai passé tous mes étés avec mon père dans les camps de bûcherons et les scieries, en supportant dès l'âge de 14 ans, des journées de dix heures de travail dans des conditions de travail abominables. Mais c'est là que j'ai démarré une longue histoire d'amour avec la nature. J'ai fréquenté le lycée public et plus tard l'Université de St Patrick à Ottawa. En 1944, j'étais sur le point de rejoindre l'armée de l'air, après avoir pris la décision lors d'une retraite, de ne pas devenir prêtre. Quelques jours plus tard, en entendant parler un ancien élève de Jésuites prétendant avec admiration que les Jésuites étaient de bons prêtres – je n'avais alors jamais rencontré de Jésuite – j'avais compris immédiatement et pour toujours, que je devais devenir Jésuite. Depuis lors, et durant tout ma vie, j'ai toujours essayé de faire le lien entre la foi et la justice – j'ai essayé de donner une valeur spirituelle à mes efforts pour un monde meilleur et en faveur des gens pauvres, vivant et travaillant dans des conditions injustes telles que je les avais moi-même expérimentées dans les scieries, où j'avais d'ailleurs risqué à maintes reprises, d'être blessé, voire tué.

La vie de Jésuite et l'apostolat social

J'avais adoré ma vie au Noviciat, découvert la prière et souhaité que la Grande Retraite ne s'arrête jamais. Pourtant, je me suis senti à l'étroit et profitais de chaque occasion pour accomplir des travaux manuels à la ferme et faire de longues promenades. J'ai demandé à rejoindre la nouvelle mission Canadienne à Darjeeling. Là-bas, je n'ai pu échapper facilement à ma frustration concernant les manuels de philosophie néo-scolastique ; ce qui me mit en conflit permanent avec mes professeurs – et finalement avec un Recteur qui me considérait un tant soit peu cinglé car je n'arrivais à me fondre dans le même moule que les autres Jésuites. Exténué, je cherchais refuge dans le pelletage de fumier à la ferme de Guelph. Notre Provincial, le Père Swain, m'envoya en mission à Darjeeling, mais en le consultant, il insistait pour que j'étudie la philosophie. Grâce à un accord amical, je fus envoyé à l'Université de St Louis afin d'y étudier l'économie.

*découvert comment le Christ
Ressuscité avait mené toute la
Création vers son
accomplissement eschatologique*

A St Louis, je dus affronter la philosophie à travers l'étude de l'histoire de la pensée économique. Je compris la nature réductionniste de toute théorie économique, voire de toutes les méthodologies scientifiques ; et j'eus un grand sentiment de liberté à le faire. Je ne me suis jamais senti redevable envers la moindre théorie

d'économie libérale, ni envers aucun paradigme. Je passais ma thèse de Master sur l'histoire et l'idéologie des syndicats catholiques au Québec, ce qui me valut une large introspection sur les relations ambiguës dans la vraie vie, entre l'église et le travail, entre la foi et la justice. Ma thèse me fit gagner une invitation à l'étendre légèrement vers un doctorat – mais je sentis que je devais progresser.

J'ai demandé à faire ma théologie en Europe. Avec quelque hésitation, je fus d'abord envoyé en Angleterre puis en Belgique. Je me suis ennuyé en étudiant la théologie à Heythrop, et je passais beaucoup de temps à abattre les arbres pour permettre à la forêt de respirer. En arrivant à Egenhoven, Louvain, en 1956, j'ai vécu une expérience totalement différente, en vivant avec des Jésuites de 24 pays différents. Le Doyen, le Père Malevez, m'initia immédiatement aux écrits « interdits » de Teilhard de

Chardin et Henri de Lubac. Je fus finalement confronté à la mise en relation du ciel et de la terre, de l'économie et de la spiritualité et j'ai découvert comment le Christ Ressuscité avait mené toute la Création vers son accomplissement eschatologique.

René Carpentier sj m'aïda à intégrer la spiritualité à la théologie, et avec André Vachon sj, j'ai traduit le livre séminal de Gérard Gilleman sj, *Le Primat de la Charité en Théologie Morale* en anglais. Mon thèse de diplôme portait sur la question « Est-ce que tout notre travail scientifique et industriel est hors de propos face à la venue du Royaume ? »

Mon Troisième An à Paray –Le- Monial- était empli de prière et énergiquement pastoral. Je fus accepté à Harvard pour y mener mes études de doctorat en 1959. J'ai troqué mon champ de spécialisation des relations de travail pour le développement économique, car la pauvreté dans le monde était devenue le problème numéro un de la justice dans le monde. Très vite un premier moment panique à Harvard – un Jésuite âgé en compétition avec de jeunes génies – avait cédé la place à la joie intense de découvrir que je pouvais entrer en compétition à cet endroit. Mes professeurs s'intéressaient au Catholicisme et donnaient libre cours aux Jésuites, particulièrement à l'historien en économie russe, Alexander Gershenkron, fasciné par la relation entre la religion et le développement, et qui avait dirigé ma thèse, publiée sous le titre de « Le Clergé et la Croissance Economique au Québec ». Contre toute attente, mon Provincial et ses Consultants s'étaient d'abord opposés au sujet de ma thèse, craignant de rouvrir d'anciennes blessures dans les relations entre Catholiques franco-anglais et Jésuites.

Je pus échapper à l'enseignement de l'économie à l'Université Loyola de Montréal car les évêques Canadiens m'avaient invité à les rejoindre comme membre de la Conférence nationale. C'étaient là, les années de gloire des évêques, ils donnaient à leurs assistants entière confiance et nous nous en accommodions – particulièrement avec l'enseignement social catholique de Vatican II, en développant l'œcuménisme social et en forgeant des liens avec l'assistance excitante de la Commission Pontificale de Foi et Justice. En 1969, je devins un problème pour le Père Arrupe. Les évêques Canadiens voulaient encore profiter de mes services, tout comme l'Université Grégorienne de Rome. Le Vatican voulait me voir œuvrer pour SODEPAX, le nouveau centre de justice sociale conjoint du Vatican et du Conseil Mondial des Eglises à Genève ; et les évêques Américains voulaient que je m'occupe de leur centre de développement international conjoint avec les Jésuites.

Le Père Arrupe m'envoya à Washington où j'avais créé le Centre de Ressources, n'appartenant ni aux évêques ni aux Jésuites. Nous l'avons construit en nous basant sur les idées et l'enseignement du Synode Romain sur la justice dans le Monde, et avons bénéficié du soutien enthousiaste de religieux et particulièrement de religieuses, ainsi que celui de nombreux évêques et laïcs. C'était à cette époque le « modèle à suivre » et il fut largement imité à travers tous les Etats-Unis.

En 1978, le Père Arrupe avait accédé au souhait du Provincial Canadien que je lui succède en tant que Provincial. J'étais alors retourné au Canada, méditant sur la manière de mettre en œuvre le CG 32. Après des mois de consultation et de prière, nous avons trouvé un plan intitulé « Notre manière de procéder dans les années 80 », que le Père Arrupe avait béni et pour lequel il avait insisté qu'on ne le modifie qu'avec sa permission. Echafauder notre apostolat en faveur des autochtones était la haute priorité, mais d'autres projets de justice sociale, tel que le Centre Jésuite de Foi et Justice sociale, une communauté agricole pour personnes handicapées etc., étaient inclus. C'était une période faste pour travailler en étroite collaboration avec les Conférences de Religieux et d'Evêques Canadiens sur les questions de justice sociale et les procédés de discernement social.

En 1984, la Conférence des Evêques Canadiens m'a élu comme leur Secrétaire Général – ce qui ouvrit de nouvelles perspectives pour la promotion de la justice sociale. Mais mon effort majeur à cette époque consistait à collaborer avec la Task Force des aînés des évêques pour repenser et mettre à jour le CCCB, dont l'un des plus importants objectifs, était de donner aux évêques la possibilité de prendre davantage de responsabilités, et de se réappropriier leur Conférence et ses déclarations publiques sur la justice sociale et d'autres initiatives.

Pendant les années 1990 à 1993, j'ai participé avec les membres fédéraux de tous les partis politiques à une discussion informelle sur des questions de justice sociale. Plus tard, je suis devenu le conseiller spécial du Centre International de Recherche sur le Développement, un centre séculier, très respecté à Ottawa, élaborant un projet portant sur le Développement, la Religion et la Science. Ma recherche fut publiée sous le titre « *Culture, Spiritualité et Développement économique : ouvrir le dialogue (1995)* ». Elle se concentra sur une étude que j'avais menée dans 28 pays pauvres, portant sur la manière dont les gens expérimentés considéraient

la relation entre le développement, la culture et la religion. On m'avait également attribué la tâche horrible de finaliser le Centre Jésuite de Foi et Justice Sociale, essentiellement pour des raisons financières. Depuis lors, je me suis efforcé de garder le Centre jésuite vivant, mais comme un projet jésuite de moindre importance, et j'ai été impliqué dans des conférences publiques de recherche sur le développement, la globalisation, l'écologie et la spiritualité. L'écologie et le dialogue interreligieux, particulièrement avec l'Islam, ont petit à petit pris une place centrale. Avec l'aide de John Coleman sj, j'ai organisé un séminaire international sur « *La Globalisation et la Pensée Catholique Sociale : L'impasse du présent, les espoirs du futur* » qui paraîtra sous forme de livre publié par Orbis et Novalis à l'automne 2005.

Les Expériences spirituelles

Grâce à l'extraordinaire grâce d'une solide vocation, je n'ai pas eu l'habitude de m'adonner à de larges variations de consolation et de désolation et de principalement jouir de la paix au plus profond de moi, y compris en plein cœur des tempêtes apparentes. L'Esprit joua un grand rôle au tout début de ma vie spirituelle, mais le détachement – le laisser-faire – était ma principale préoccupation. Tout d'abord expérimenté comme un fardeau négatif pour avoir abandonné mes amitiés et d'autres choses qui m'étaient chères, c'était devenu petit à petit une nouvelle liberté dans ma vie. J'ai réussi à identifier la présence énergétique de l'Esprit soit en moi-même, soit chez les autres ou encore dans un groupe. Mon ennui et mon impatience, face au manuel dépassé de philosophie et de théologie, étaient une source de frustration que je compensais avec mes visites rendues à la nature où je commençais à me trouver moi ainsi que Dieu, actifs et présents. De longues marches devinrent une formidable opportunité pour réviser les événements de ma vie personnelle aussi bien que mes décisions administratives. En philosophie, mon instabilité impatiente avait été mal comprise par mon Recteur et mon Docteur, mais d'une certaine façon, on m'a donné la grâce, avec le soutien de mon père spirituel et un autre Jésuite senior qui m'incitaient à rester libre dans mon rôle de critique. Je compris que la liberté spirituelle revenait à énoncer la vérité telle que je la percevais, même si cela me coûtait. Ce procès me renforça considérablement sur ma façon de gérer

ouvertement et humblement l'autorité et l'obéissance sans pour autant perdre ma profonde paix intérieure. Cela m'a également procuré une sérénité dans nos difficultés de recherche d'âme avec le Pape Paul VI durant le CG32, où je pris une initiative audacieuse pour inciter la congrégation à faire le lien entre la foi et la justice, quitte à heurter les commissions traditionnelles. Dans les difficultés complexes de la fondation du Centre de Ressources, ainsi que dans ma tâche précédente de Provincial, je trouvais la force et la liberté d'agir, en sachant que j'avais l'entière confiance du Père Arrupe. Nous n'avions pas séparé la justice de la spiritualité au Centre de Ressources. Nous avons organisé une Task-Force sur la prise de conscience sociale et la spiritualité jésuite, et avons publié ses aboutissements dans « Soundings », juste avant la CG32. J'avais trouvé la chaleur de bonnes amitiés, et le travail d'équipe m'avait aidé à gérer une profonde anxiété qui me hantait depuis ma première expérience de l'effroyable pauvreté sévissant au Nord-Est du Brésil en 1969. En acceptant mon élection de Secrétaire Général du CCCB, je fis une retraite supplémentaire de 30 jours cherchant la grâce de ne pas compromettre ma liberté spirituelle en entreprenant cette intimidante responsabilité. J'ai fini par comprendre comment vivre dans l'incertitude – faisant confiance à l'Esprit pour me guider dans une prudente lecture des signes du temps.

J'ai réussi à rester fondamentalement fidèle à mes pratiques spirituelles de prière et d'eucharistie jésuites – même si, les pauses hebdomadaires que je m'octroyais pour communier avec la nature et pour passer librement en revue ma vie, semblaient davantage vitaux à mon bon sens et mon discernement. Je n'ai jamais séparé ma lutte pour la justice de mon union avec Dieu. D'une manière ou d'une autre, du moins, depuis ma vie à Louvain, j'avais tendance à voir les choses dans leur globalité, - aussi bien sur le plan spirituel qu'intellectuel. Mon ennemi était le réductionnisme sous toutes ses formes. Une vue holistique qui considère le système économique comme étant seulement un sous-système de l'écosystème me vint naturellement à l'esprit. Le pont que je jetais régulièrement entre la justice et l'union avec Dieu est basé sur une recherche persévérante de la liberté spirituelle fondée sur une attitude stable de gratitude, soutenue par

la prière à la Trinité de recevoir la grâce d'être placé aux côtés de Jésus portant sa croix pour la création du monde et de tous ses peuples – et particulièrement celui des pauvres ; mais aussi de nombreuses prières pour voir et trouver Dieu présent et actif en moi-même et toute autre personne et dans toute circonstance – et que mon *Suscipe* soit accepté. Malheureusement, je ne suis que trop conscient que je ne considère pas suffisamment l'appel constant qui m'est fait de donner plus de temps et d'attention à la prière. ¹

¹Pour plus de détails, voir « *Faith & Freedom: The Life and Times of Bill Ryan SJ*, by professional journalists Bob Chodos & Jaimie Swift [Novalis, 2002].